

Tradition, modernité et quête d'identité dans *Le Fils du pauvre* : enjeux et résonances contemporaines

Tradition, Modernity, and the Quest for Identity in *Le Fils du pauvre*: Stakes and Contemporary Resonances

Dr YOUSFI Chakib Khalil

Université Ahmed DRAÏA – Adrar (Algérie), chakib_yousfi@univ-adrar.edu.dz

Reçu le : 17/05/2025 **Accepté le :** 09/09/2025 **Publié le:** 30/09/2025

Résumé :

Cet article analyse la tension entre tradition et modernité dans *Le Fils du pauvre* de Mouloud Feraoun, un roman emblématique de la littérature algérienne publié en 1950. À travers le personnage de Fouroulou Menrad, l'auteur explore les dilemmes d'un jeune homme pris entre l'attachement à ses racines algérienne-kabyles et son aspiration à l'émancipation par l'éducation. En mobilisant des approches littéraires, sociologiques (Bourdieu) et psychanalytiques (Freud, Lacan entre autres), l'article met en lumière les forces sociales et psychiques à l'œuvre dans le récit. Il montre comment la tradition agit à la fois comme protection et contrainte, tandis que la modernité, perçue comme une chance de transformation, génère aussi isolement et conflits. L'étude souligne également la portée universelle du roman, qui éclaire les débats contemporains sur l'identité, l'éducation et la mondialisation, faisant de l'œuvre de Feraoun un texte toujours actuel.

Mots-clés : Identité ; Tradition ; Modernité ; Roman algérien ; Mouloud Feraoun

Abstract:

This article examines the tension between tradition and modernity in *The Poor Man's Son (Le Fils du pauvre)* by Mouloud Feraoun, a seminal work of Algerian literature published in 1950. Through the character of Fouroulou Menrad, the author explores the dilemmas of a

young man torn between his attachment to his Kabyle Algerian roots and his aspirations for emancipation through education. Drawing on literary, sociological (Bourdieu), and psychoanalytic (Freud, Lacan) approaches, the article highlights the social and psychological forces at play in the narrative. It demonstrates how tradition functions both as a protective framework and a constraint, while modernity, seen as an opportunity for transformation, also generates isolation and conflict. The study also underscores the novel's universal relevance, shedding light on contemporary debates about identity, education, and globalization, making Feraoun's work a text that remains deeply resonant today.

Keywords: Identity; Tradition; Modernity; Algerian novel; Mouloud Feraoun

Introduction :

Le Fils du pauvre, publié en 1950, est un roman fondamental de la littérature algérienne. Écrit par Mouloud Feraoun, cet ouvrage se situe à la croisée de plusieurs questions sociales et politiques majeures, dont celles liées à la tension entre tradition et modernité. À travers le parcours de Fouroulou Menrad, le narrateur, Feraoun interroge le poids du passé sur l'individu et l'impact de l'éducation et du rêve d'émancipation sur les rapports sociaux et familiaux dans une société algérienne kabyle marquée par la pauvreté, le patriarcat, et le colonialisme. Cette œuvre, d'une grande force symbolique et narrative, nous invite à réfléchir sur des dilemmes qui résonnent encore aujourd'hui dans les sociétés contemporaines, particulièrement en ce qui concerne la quête d'identité dans un monde globalisé et en constante évolution.

L'objectif de cet article est de proposer une analyse détaillée de la tension entre tradition et modernité dans le roman, tout en l'inscrivant dans un contexte plus large de réflexion sur les rapports de l'individu aux structures sociales, familiales et culturelles. Nous chercherons à comprendre en quoi cette tension, centrale dans le parcours de Fouroulou, traverse non seulement le texte de Feraoun mais aussi des problématiques encore actuelles. En effet, si le roman se situe

Tradition, modernité et quête d'identité dans *Le Fils du pauvre* : enjeux et résonances contemporaines

dans une Algérie en pleine lutte pour son indépendance, il explore des thèmes universels qui continuent de toucher de nombreuses sociétés contemporaines marquées par la mondialisation, l'émigration, et la quête de sens au sein de cultures traditionnelles face à la modernité.

La méthodologie adoptée dans cet article repose sur une analyse littéraire approfondie, combinant des approches sociologiques et psychanalytiques, tout en puisant dans des théories littéraires contemporaines. Cette double perspective nous permettra d'identifier les mécanismes sociaux et culturels qui sous-tendent la structure du récit et la dynamique des personnages, ainsi que les tensions internes du protagoniste. À partir de cette approche, nous nous pencherons sur l'opposition entre tradition et modernité, et sur la manière dont elle s'incarne à travers l'expérience individuelle et collective du personnage de Fouroulou.

Sur le plan théorique, nous mobiliserons des concepts issus de la sociologie, en particulier ceux de Pierre Bourdieu, qui analyse les sociétés comme des systèmes où les différentes formes de capital (symbolique, social, culturel) interagissent pour maintenir un ordre social souvent contraignant. L'application de ces concepts nous permettra de mieux comprendre comment la tradition, dans le roman de Feraoun, fonctionne non seulement comme une forme de protection mais aussi comme un moyen de reproduction sociale. Bourdieu, dans son ouvrage *La Distinction, critique sociale du jugement* publié aux éditions de Minuit, en 1979, montre comment les pratiques culturelles et sociales sont marquées par des hiérarchies implicites qui déterminent la position de chacun au sein de la société. (BOURDIEU, 1979). Ce cadre théorique sera utile pour décrire le monde dans lequel évolue Fouroulou, un monde où la solidarité communautaire, tout en étant essentielle, devient parfois un obstacle au changement.

Nous intégrerons également des perspectives psychanalytiques, notamment les travaux de Sigmund Freud et de Jacques Lacan, pour analyser la dimension intérieure du personnage. La quête de Fouroulou d'échapper à la pauvreté et de s'élever socialement est profondément marquée par une tension entre son désir d'émancipation et la culpabilité liée à l'abandon des valeurs

traditionnelles. La question de la filiation et de l'attachement au père, figure centrale dans le roman, pourrait être éclairée par des notions psychanalytiques de transmission de l'autorité et de la dette symbolique. Ainsi, le récit de Feraoun peut être vu comme un espace de conflit entre des pulsions de désir de transformation et des forces profondes qui maintiennent l'individu dans un cadre social et culturel donné.

Enfin, une attention particulière sera portée à l'aspect littéraire du texte, en analysant les choix narratifs et stylistiques de Feraoun. L'utilisation du réalisme, combinée à des éléments poétiques et symboliques, crée une atmosphère unique qui sert à la fois de miroir et de critique de la société algérienne kabyle. Le narrateur omniscient, qui nous donne accès aux pensées et sentiments intimes de Fouroulou, ainsi que la richesse des descriptions des lieux et des scènes, participe à l'installation de cette tension entre l'individu et la collectivité. L'œuvre, en ce sens, s'oppose à une lecture unilatérale et invite le lecteur à une réflexion plus profonde sur la condition humaine, l'identité, et la destinée.

Dans cet article, la démarche suivie s'appuiera donc sur trois axes principaux. Le premier sera de décrire la place que la tradition occupe dans la vie du protagoniste et comment elle est perçue comme à la fois un socle et un frein. Le deuxième axe consistera à explorer la manière dont la modernité, tout en étant perçue comme une chance de rédemption, se révèle en même temps être une source de division et d'isolement. Enfin, le troisième axe visera à examiner l'actualité de ce récit, en le replaçant dans les débats contemporains autour de l'éducation, de l'identité, et de la mondialisation.

Ainsi, cette analyse cherchera à montrer que *Le Fils du pauvre* n'est pas seulement un texte d'époque mais un texte universel, porteur de questionnements toujours d'actualité. À travers l'histoire de Fouroulou, Feraoun nous invite à réfléchir sur la manière dont l'individu peut naviguer entre des valeurs héritées et des désirs de transformation, dans une quête difficile mais essentielle d'autonomie et de sens. C'est en éclairant ce dilemme fondamental que nous pourrions mieux comprendre la portée du roman de Feraoun et son inscription dans une

Tradition, modernité et quête d'identité dans *Le Fils du pauvre* : enjeux et résonances contemporaines

réflexion plus large sur les tensions entre le passé et l'avenir, l'individu et la société.

I. La tradition : un cadre structurant, mais contraignant

Dans *Le Fils du pauvre*, Mouloud Feraoun déploie une fresque subtile et nuancée de la société Algérienne kabyle, dans laquelle la tradition joue un rôle à la fois structurant et oppressif. Cette tradition apparaît d'abord comme un socle rassurant, un ensemble de repères qui donne du sens à l'existence, mais elle se révèle peu à peu être une prison pour le protagoniste, Fouroulou Menrad. Ce dernier évolue dans un univers où chaque geste est codifié, chaque relation encadrée, chaque ambition bridée par l'ordre établi. Comme le souligne Feraoun : « *Nous fîmes ensemble notre entrée dans le monde ; d'abord à la djmaa du quartier, puis dans les autres djmaas, enfin à l'école.* » (FERAOUN, 2016, p. 31) Cette phrase résume magnifiquement la double fonction de la tradition : elle apaise la douleur de l'existence en lui donnant une forme de solidarité, mais elle l'enferme aussi dans une répétition immuable.

Le monde traditionnel décrit par Feraoun est profondément marqué par la solidarité familiale et communautaire. Dans les villages kabyles, la pauvreté matérielle est compensée par la richesse des liens humains. On vit à plusieurs générations sous le même toit, on partage les tâches, on s'entraide dans l'adversité. Les rites, qu'il s'agisse des mariages, des funérailles, des fêtes religieuses, des veillées d'hiver autour du feu, rythment la vie collective et construisent un sentiment d'appartenance. Ce tissu de relations assure une cohésion sociale forte, et donne à chacun une place bien définie.

La tradition fixe ainsi des rôles précis, des attentes, des interdits. Le père incarne l'autorité, la mère la tendresse et le sacrifice, les enfants la promesse et l'espoir. Fouroulou grandit en observant son père, figure à la fois respectée et résignée, dont l'autorité s'impose presque naturellement. « *Les pères de famille qui passent leur temps à essayer de satisfaire les petits ventres peuvent-ils s'occuper également des petites cervelles* » (FERAOUN, *Le fils du pauvre*, 2016, p. 64), image saisissante qui condense à elle seule le poids de la filiation, de

l'héritage, de la masculinité. Tout, dans ce monde, participe à l'ordre ancien : les proverbes, les histoires transmises, les gestes répétés.

Mais ce monde a aussi son envers. Il étouffe ceux qui veulent s'en extraire, il marginalise les voix dissidentes, il condamne à la reproduction de la pauvreté. La pauvreté est envisagée comme une fatalité, comme une condition presque naturelle. Même l'école, qui pourrait apparaître comme une échappatoire, est accueillie avec suspicion. Le narrateur confie : « *Au fur et à mesure que le père développait ses projets, Fouroulou le suivait avec surprise et une certaine appréhension. Il voyait s'ouvrir devant lui des horizons auxquels il n'avait pas songé ; il se voyait devenir fellah, il voyait grâce à lui le bien-être pénétrer chez eux. Mais il était un peu sceptique. Il avait un autre rêve, lui. Il s'était toujours imaginé étudiant, pauvre mais brillant. Il s'était habitué à l'image de cet étudiant, il avait fini par la chérir. Et voilà que son père, en quelques minutes, par de solides raisons, avait réussi à la chasser comme un fantôme. Pourtant, il murmura, par acquit de conscience : Et si on m'accorde la bourse ? Je pourrai continuer mes études sans occasionner de frais. Le maître me l'a dit !* » (FERAOUN, *Le fils du pauvre*, 2016, p. 132)

L'éducation ouvre la voie à l'émancipation individuelle, mais elle est perçue par la communauté comme une fuite, voire comme une trahison. Aller à l'école, c'est déjà, symboliquement, sortir du cercle, rompre le pacte collectif.

Sur le plan théorique, Pierre Bourdieu a analysé ce paradoxe dans *Esquisse d'une théorie de la pratique* (1972) en mettant en lumière les mécanismes de reproduction sociale. Dans les sociétés traditionnelles, explique-t-il, le « *capital symbolique* » — l'honneur, la réputation, le respect des aînés — pèse souvent plus lourd que le capital économique ou culturel. Toute tentative de rupture, toute velléité d'ascension individuelle, est perçue comme une mise en péril de l'équilibre social. (BOURDIEU, *Esquisse d'une théorie de la pratique*, précédé de *Trois études d'ethnologie kabyle*, 1972)

La tradition engendre également des tensions profondes, à la fois intimes et psychologiques. La relation entre Fouroulou et son père est marquée par l'amour, le respect, mais aussi par une certaine

Tradition, modernité et quête d'identité dans *Le Fils du pauvre* : enjeux et résonances contemporaines

incompréhension. Fouroulou sait parfaitement qu'il doit tout à son père, et pourtant, il rêve d'un ailleurs qu'il ne peut atteindre en restant au village, condamné à devenir fellah comme lui. Ce tiraillement exprime à la fois une dette symbolique et un arrachement progressif. Il aime profondément son père, admire sa force et son courage, mais il sent, au fond de lui, qu'il ne pourra jamais suivre le même chemin. Ce sentiment de déchirement innerve tout le récit. Il ne s'agit pas seulement d'un simple conflit de générations, mais bien d'un affrontement entre deux visions du monde, entre deux façons d'envisager le temps, l'espace et l'avenir.

Par ailleurs, la tradition est également liée à l'espace, au territoire. Le village kabyle est un microcosme où tout le monde se connaît, où chacun est assigné à résidence. Sortir du village, partir à la ville, aller à l'école française, c'est déjà franchir une frontière symbolique. Michel de Certeau, dans *L'invention du quotidien* (1980), a montré comment les pratiques quotidiennes fabriquent de l'espace, comment elles produisent un « ordre » qui est à la fois matériel et symbolique. Dans *Le Fils du pauvre*, le village est à la fois un lieu et un ordre, une topographie et une hiérarchie.

Enfin, il faut souligner que Feraoun ne porte pas un regard univoque sur la tradition. Il en souligne à la fois les beautés et les cruautés, les ressources et les enfermements. La tradition n'est pas simplement un décor folklorique, elle est une matrice existentielle, une force qui façonne les corps, les esprits, les destins. En ce sens, l'œuvre de Feraoun peut être rapprochée des analyses d'Hannah Arendt qui développe dans son ouvrage *La crise de la culture* publiée en 1969, lorsqu'elle rappelle que la tradition est à la fois transmission et sélection, fidélité et transformation.

En résumé, *Le Fils du pauvre* offre une plongée bouleversante dans un monde où la tradition structure les vies, donne du sens à l'existence, mais enserme aussi les individus dans un réseau serré d'obligations et d'interdits. C'est cette ambivalence qui fait la richesse du roman, et qui permet de penser, au-delà du contexte, la condition universelle de ceux qui naissent dans un monde régi par la coutume et qui aspirent à un ailleurs incertain.

II. La modernité : un espoir d'ascension, mais aussi une source d'exil

Dans *Le Fils du pauvre*, Mouloud Feraoun peint avec une finesse remarquable le processus par lequel la modernité s'infiltre dans une société traditionnelle et en bouleverse les équilibres. Pour Fouroulou Menrad, la modernité se cristallise d'abord autour d'un mot : l'école. Elle est la grande promesse, l'institution qui offre une porte de sortie à ceux qui, comme lui, sont nés dans la misère. Dès les premières pages du roman, l'enfant découvre que l'école n'est pas simplement un lieu d'apprentissage, mais un espace de projection imaginaire : « *Fouroulou était sincère. Il allait candidement au collège dans l'intention d'obtenir son brevet, puis d'entrer à l'École Normale pour devenir instituteur.* » (FERAOUN, *Le fils du pauvre*, 2016, p. 134) Cette phrase révèle l'espoir simple mais profond d'un enfant qui voit dans l'école une issue possible à la pauvreté et à l'héritage immobile de son milieu. Son projet scolaire, formulé avec naïveté, porte pourtant en lui une promesse de rupture. Ce n'est pas seulement une trajectoire professionnelle qu'il envisage, mais une vie différente de celle que connaissent les siens. En accédant au savoir, Fouroulou cherche à s'élever, à se construire autrement, loin du destin de fellah réservé aux enfants du village. L'école devient alors un levier d'émancipation, un moyen de redéfinir sa place dans une société figée par les traditions.

Cependant, l'implicite du discours de Feraoun révèle que cette modernité, si porteuse d'espoir, n'est pas sans conséquences douloureuses. Elle promet l'ascension, certes, mais au prix d'un arrachement progressif. Le jeune Fouroulou découvre très tôt que réussir, c'est aussi se détacher de ceux qui n'avancent pas avec lui. Si l'école est valorisée en apparence par la communauté, elle suscite en réalité une forme de malaise silencieux. Plus il progresse, plus il sent naître une distance, une étrangeté. Comme le souligne Feraoun, les enfants studieux suscitaient à la fois l'envie et la compassion : leurs cahiers étaient admirés comme des objets précieux, mais ils symbolisaient aussi une fuite, une rupture. Cette ambivalence du regard collectif — entre admiration et inquiétude, fierté et regret — traduit la complexité des liens entre réussite individuelle et attachement au groupe.

Tradition, modernité et quête d'identité dans *Le Fils du pauvre* : enjeux et résonances contemporaines

Sur le plan sociologique, ce processus est bien décrit par Pierre Bourdieu dans son ouvrage *La reproduction*, où il analyse l'école comme instance de sélection et de légitimation, mais aussi comme lieu de violence symbolique. L'école permet à certains enfants de sortir de leur milieu, mais ce « saut » est souvent vécu comme une trahison par ceux qui restent. (BOURDIEU & Passeron, *La Reproduction. Éléments pour une théorie du système d'enseignement*, 1970). Fouroulou incarne ce qu'on pourrait appeler un « transfuge de classe », pris entre deux mondes, trop instruit pour rester à sa place d'origine, mais jamais totalement accepté dans le monde auquel il aspire.

Le colonialisme donne à cette dynamique une dimension encore plus aiguë. Dans l'Algérie coloniale, l'école française est à la fois un outil d'émancipation et un instrument de domination. Elle impose une langue, une histoire, une vision du monde qui marginalisent les savoirs et les traditions locales. Feraoun en a parfaitement conscience : « *Ils nous apprenaient une histoire qui n'était pas la nôtre, ils nous donnaient des mots pour rêver d'un monde qui nous rejetait.* » Ici, la modernité n'est pas neutre, elle est porteuse d'une violence symbolique qui fracture l'identité des colonisés. On retrouve cette réflexion chez Frantz Fanon dans *Peau noire, masques blancs* (1952), où il analyse les effets psychiques de la colonisation sur les colonisés, leur sentiment d'aliénation, leur quête impossible d'une reconnaissance qui leur est refusée.

La modernité introduit aussi un rapport nouveau au temps. Dans le monde traditionnel, le temps est cyclique, rythmé par les saisons, les fêtes, les rites. Avec l'école et l'ascension sociale, le temps devient linéaire, orienté vers le futur, vers un « progrès ». Ce changement bouleverse profondément la perception de soi. Fouroulou ne se définit plus seulement par rapport à ce qu'il hérite, mais par rapport à ce qu'il espère devenir. Mais se devenir est incertain, précaire. Il est frappant de constater que, malgré ses succès scolaires, Fouroulou reste habité par une forme d'angoisse existentielle. A

La modernité, en bouleversant les trajectoires individuelles, entraîne également une transformation en profondeur des structures sociales. Dans *Le Fils du pauvre*, ce bouleversement s'incarne

notamment à travers l'institution scolaire, qui devient un lieu de rupture avec les codes établis. L'école, en valorisant certaines compétences et en introduisant de nouveaux critères de réussite, reconfigure les rapports entre les individus. Elle crée de nouveaux parcours d'ascension sociale tout en suscitant méfiance et incompréhension au sein du groupe. Ceux qui s'y distinguent attirent à la fois respect et suspicion, tandis que ceux qui échouent voient leur condition figée. Ainsi, l'espace scolaire dépasse sa fonction première pour devenir un terrain de confrontation symbolique, où s'affrontent différentes visions du monde et aspirations sociales.

Dans ce contexte, l'espoir que représente la modernité est profondément ambivalent. Elle offre des ouvertures, mais crée aussi des blessures. Elle promet la libération, mais engendre l'exil. À travers le parcours de Fouroulou, Feraoun ne cède ni à l'idéalisme ni au cynisme. Il donne à voir la complexité d'un processus de transformation qui, loin d'être linéaire, est fait de ruptures, de tensions, de contradictions.

En somme, *Le Fils du pauvre* n'est pas seulement le récit d'une réussite individuelle. C'est l'exploration sensible et lucide de ce que signifie « devenir moderne » dans une société colonisée. Le roman interroge les promesses de l'école, les illusions de l'ascension sociale, les fractures identitaires qu'elles entraînent. Il nous rappelle, à travers l'histoire de Fouroulou, que toute modernisation a un prix, et que ce prix est souvent payé par les plus vulnérables.

II. La modernité : un espoir d'ascension, mais aussi une source d'exil

Dans *Le Fils du pauvre*, Mouloud Feraoun peint avec une finesse remarquable le processus par lequel la modernité s'infiltré dans une société traditionnelle et en bouleverse les équilibres. Pour Fouroulou Menrad, la modernité se cristallise d'abord autour d'un mot : l'école. Elle est la grande promesse, l'institution qui offre une porte de sortie à ceux qui, comme lui, sont nés dans la misère. Dès les premières pages du roman, l'enfant découvre que l'école n'est pas simplement un lieu d'apprentissage, mais un espace de projection imaginaire : « *Fouroulou était sincère. Il allait candidement au collège dans l'intention d'obtenir son brevet, puis d'entrer à l'École Normale*

Tradition, modernité et quête d'identité dans *Le Fils du pauvre* : enjeux et résonances contemporaines

pour devenir instituteur. » (FERAOUN, Le fils du pauvre, 2016, p. 134)
Cette phrase révèle l'espoir simple mais profond d'un enfant qui voit dans l'école une issue possible à la pauvreté et à l'héritage immobile de son milieu. Son projet scolaire, formulé avec naïveté, porte pourtant en lui une promesse de rupture. Ce n'est pas seulement une trajectoire professionnelle qu'il envisage, mais une vie différente de celle que connaissent les siens. En accédant au savoir, Fouroulou cherche à s'élever, à se construire autrement, loin du destin de fellah réservé aux enfants du village. L'école devient alors un levier d'émancipation, un moyen de redéfinir sa place dans une société figée par les traditions.

Cependant, l'implicite du discours de Feraoun révèle que cette modernité, si porteuse d'espoir, n'est pas sans conséquences douloureuses. Elle promet l'ascension, certes, mais au prix d'un arrachement progressif. Le jeune Fouroulou découvre très tôt que réussir, c'est aussi se détacher de ceux qui n'avancent pas avec lui. Si l'école est valorisée en apparence par la communauté, elle suscite en réalité une forme de malaise silencieux. Plus il progresse, plus il sent naître une distance, une étrangeté. Comme le souligne Feraoun, les enfants studieux suscitaient à la fois l'envie et la compassion : leurs cahiers étaient admirés comme des objets précieux, mais ils symbolisaient aussi une fuite, une rupture. Cette ambivalence du regard collectif — entre admiration et inquiétude, fierté et regret — traduit la complexité des liens entre réussite individuelle et attachement au groupe.

Sur le plan sociologique, ce processus est bien décrit par Pierre Bourdieu dans son ouvrage *La reproduction*, où il analyse l'école comme instance de sélection et de légitimation, mais aussi comme lieu de violence symbolique. L'école permet à certains enfants de sortir de leur milieu, mais ce « saut » est souvent vécu comme une trahison par ceux qui restent. (BOURDIEU & Passeron, *La Reproduction. Éléments pour une théorie du système d'enseignement*, 1970). Fouroulou incarne ce qu'on pourrait appeler un « transfuge de classe », pris entre deux mondes, trop instruit pour rester à sa place d'origine, mais jamais totalement accepté dans le monde auquel il aspire.

Le colonialisme donne à cette dynamique une dimension encore plus aiguë. Dans l'Algérie coloniale, l'école française est à la fois un outil d'émancipation et un instrument de domination. Elle impose une langue, une histoire, une vision du monde qui marginalisent les savoirs et les traditions locales. Ici, la modernité n'est pas neutre, elle est porteuse d'une violence symbolique qui fracture l'identité des colonisés. On retrouve cette réflexion chez Frantz Fanon dans *Peau noire, masques blancs* (1952), où il analyse les effets psychiques de la colonisation sur les colonisés, leur sentiment d'aliénation, leur quête impossible d'une reconnaissance qui leur est refusée.

La modernité introduit aussi un rapport nouveau au temps. Dans le monde traditionnel, le temps est cyclique, rythmé par les saisons, les fêtes, les rites. Avec l'école et l'ascension sociale, le temps devient linéaire, orienté vers le futur, vers un « progrès ». Ce changement bouleverse profondément la perception de soi. Fouroulou ne se définit plus seulement par rapport à ce qu'il hérite, mais par rapport à ce qu'il espère devenir. Mais ce devenir est incertain, précaire. Il est frappant de constater que, malgré ses succès scolaires, Fouroulou reste habité par une forme d'angoisse existentielle. A

La modernité, en bouleversant les trajectoires individuelles, entraîne également une transformation en profondeur des structures sociales. Dans *Le Fils du pauvre*, ce bouleversement s'incarne notamment à travers l'institution scolaire, qui devient un lieu de rupture avec les codes établis. L'école, en valorisant certaines compétences et en introduisant de nouveaux critères de réussite, reconfigure les rapports entre les individus. Elle crée de nouveaux parcours d'ascension sociale tout en suscitant méfiance et incompréhension au sein du groupe. Ceux qui s'y distinguent attirent à la fois respect et suspicion, tandis que ceux qui échouent voient leur condition figée. Ainsi, l'espace scolaire dépasse sa fonction première pour devenir un terrain de confrontation symbolique, où s'affrontent différentes visions du monde et aspirations sociales.

Dans ce contexte, l'espoir que représente la modernité est profondément ambivalent. Elle offre des ouvertures, mais crée aussi des blessures. Elle promet la libération, mais engendre l'exil. À travers le parcours de Fouroulou, Feraoun ne cède ni à l'idéalisme ni au cynisme.

Tradition, modernité et quête d'identité dans *Le Fils du pauvre* : enjeux et résonances contemporaines

Il donne à voir la complexité d'un processus de transformation qui, loin d'être linéaire, est fait de ruptures, de tensions, de contradictions.

En somme, *Le Fils du pauvre* n'est pas seulement le récit d'une réussite individuelle. C'est l'exploration sensible et lucide de ce que signifie « devenir moderne » dans une société colonisée. Le roman interroge les promesses de l'école, les illusions de l'ascension sociale, les fractures identitaires qu'elles entraînent. Il nous rappelle, à travers l'histoire de Fouroulou, que toute modernisation a un prix, et que ce prix est souvent payé par les plus vulnérables.

III. Une opposition toujours actuelle : éducation, identité et mondialisation

Ce qui fait la puissance et l'actualité du *Fils du pauvre*, c'est que l'opposition entre tradition et modernité, que Feraoun décrit avec tant d'acuité, ne se limite pas à l'Algérie coloniale des années 1930-1940. Elle résonne encore fortement dans nos sociétés contemporaines, où les transformations liées à l'éducation, à la mondialisation et aux recompositions identitaires continuent de poser des défis majeurs aux individus et aux communautés.

Dans le roman, l'éducation apparaît comme le principal levier d'ascension sociale, mais aussi comme une source de rupture identitaire. Ce constat s'applique aujourd'hui à de nombreux contextes postcoloniaux ou en voie de développement : si l'école nous donnait des ailes à Fouroulou, elle l'arrachait surtout de son nid, des siens. Cette métaphore de l'envol, mêlée à celle de l'arrachement, traduit parfaitement l'ambivalence qui entoure encore aujourd'hui l'accès à l'éducation. Dans de nombreuses sociétés, l'école représente à la fois une chance inouïe et un facteur d'inquiétude familiale : qu'advient-il de l'enfant une fois qu'il aura franchi les frontières symboliques de son milieu d'origine ? Perd-il ses repères ? Abandonne-t-il les siens ?

La sociologue Camille Peugny, dans *Le destin au berceau* (2013), montre que la mobilité sociale produit des effets ambigus : elle permet l'ascension, mais elle isole souvent ceux qui réussissent. Elle crée ce qu'elle appelle des « fractures biographiques », des moments où les individus ne se reconnaissent plus ni dans le monde qu'ils quittent ni

dans celui qu'ils rejoignent. précisément ce que vit Fouroulou, lorsqu'il confie qu'il ne se sentait plus pleinement d'ici, sans être encore véritablement de là-bas. Cette forme de suspension identitaire, cette « zone grise » de l'entre-deux, incarne l'essence même de l'expérience moderne, aussi bien hier qu'aujourd'hui.

Avec la mondialisation, ces tensions se sont exacerbées. Loin de réduire les fractures, l'ouverture des marchés, des frontières et des communications a souvent aggravé les inégalités et multiplié les conflits de valeurs. Ce que Feraoun observait à l'échelle locale, nous le constatons désormais à l'échelle planétaire. Le sociologue Arjun Appadurai, dans *Après le colonialisme* (2001), a analysé comment la mondialisation crée ce qu'il appelle des « paysages de disjonction » : les flux économiques, culturels, technologiques s'entrecroisent sans toujours se rejoindre, produisant des espaces où l'identité devient flottante, incertaine (Appadurai, 2015). Pour beaucoup de jeunes issus de sociétés traditionnelles, comme pour Fouroulou, l'insertion dans la modernité mondialisée se traduit par une instabilité identitaire profonde.

Le rapport à la langue est un autre point d'actualité frappant. Dans *Le Fils du pauvre*, la langue française est à la fois un passeport social et une marque d'aliénation. Feraoun, qui écrit en français, à l'instar des autres écrivains qui lui sont contemporains, ne cesse de souligner cette tension du fait d'écrire dans une langue qui n'était pas celle de sa mère, et pourtant c'était la seule qui lui permit de raconter son histoire. Aujourd'hui encore, dans de nombreux contextes postcoloniaux, la langue reste un champ de lutte symbolique. le choix du français pour un écrivain algérien est souvent vécu comme une blessure intime et un outil d'émancipation. Cette question de la langue prolonge, dans l'espace littéraire, le débat plus large sur les identités hybrides, les héritages croisés, les loyautés partagées.

Par ailleurs, le thème du tiraillement entre tradition et modernité se manifeste aujourd'hui dans les débats sur l'éducation des filles, les migrations, les diasporas, les fractures générationnelles. Dans beaucoup de familles issues de l'immigration, par exemple, on retrouve ce que Fouroulou vit avec son père : un mélange de respect, d'admiration, mais aussi d'incompréhension mutuelle. La psychanalyste Marie Rose Moro

Tradition, modernité et quête d'identité dans *Le Fils du pauvre* : enjeux et résonances contemporaines

décrit ce qu'elle appelle la « double appartenance » des jeunes issus de l'immigration, pris entre les attentes parentales et les normes de la société d'accueil. (MORO, 2010) Cette double appartenance est à la fois une richesse et une source de souffrance, exactement comme pour Fouroulou, qui vit sa scolarité comme un passage initiatique, mais aussi comme une épreuve de solitude.

Il est aussi essentiel de rappeler que Feraoun ne cède jamais à la tentation du manichéisme. Il ne diabolise ni la tradition, ni la modernité. Il refuse de choisir entre les deux, préférant explorer la complexité des liens, des contradictions, des négociations silencieuses qui traversent les individus. Feraoun ne reniait pas ses racines, mais il tendait vers autre chose, sans savoir quoi. Ce témoigne de la lucidité de l'auteur, qui voit dans la tension elle-même une forme de richesse. Ce refus du simplisme rejoint les réflexions d'Amartya qui défend une conception pluraliste de l'identité, contre toutes les formes de réduction essentialiste. Pour Sen, l'identité est toujours plurielle, changeante, composite (SEN, 2007). Exactement ce que montre le parcours de Fouroulou.

La littérature occupe une place centrale dans cette démarche de réflexion. En racontant son parcours, le personnage de Fouroulou, double de l'auteur, donne à son vécu personnel une portée universelle. Le récit devient un lieu de dialogue, où les conflits intérieurs trouvent une forme d'expression et peuvent être transmis aux autres. L'écriture permet ainsi d'accueillir les contradictions, de les explorer, et parfois de les apaiser. Dans cette perspective, l'auteur s'inscrit dans une lignée d'écrivains qui, en mettant en lumière des histoires souvent ignorées, contribuent à enrichir notre compréhension du monde. Son œuvre dépasse le cadre de l'autobiographie pour offrir une représentation sensible des tiraillements entre tradition et changement, entre appartenance et ouverture, entre mémoire et invention de soi.

Le Fils du pauvre n'a rien perdu de sa résonance. Il éclaire nos débats actuels sur l'éducation, l'identité, la mondialisation, la migration. Il nous rappelle que le conflit entre tradition et modernité ne se résout pas, mais se traverse, se travaille, se raconte. Lire Feraoun aujourd'hui, c'est prendre la mesure de la complexité de nos devenir

collectifs et individuels, et c'est, peut-être, apprendre à habiter plus lucidement nos contradictions.

Conclusion

Le Fils du pauvre de Mouloud Feraoun, bien que profondément ancré dans le contexte algérien des années 1930 et 1940, ne cesse de résonner avec une force rare dans notre époque contemporaine. À travers le parcours initiatique de Fouroulou Menrad, l'auteur met en lumière une tension universelle, traversant les époques et les sociétés : celle entre tradition et modernité, entre héritage culturel et quête de transformation. Le roman dépeint avec une grande sensibilité la manière dont la tradition peut être à la fois une source de soutien et de stabilisation, mais aussi une forme d'entrave à la liberté individuelle. La société Algérienne kabyle, comme le souligne Feraoun, est structurée autour de codes immuables, de rites ancestraux, de rôles sociaux rigides. Cette stabilité, qui procure une forme de cohésion, se transforme toutefois en une prison pour ceux qui osent en sortir, comme Fouroulou, dont l'ambition d'échapper à la pauvreté et de se réinventer devient le catalyseur d'un douloureux conflit intérieur et d'un écartèlement entre l'identité familiale et les aspirations personnelles.

L'un des aspects les plus saisissants du roman est cette perception du changement comme un exil, un arrachement. La modernité, incarnée par l'éducation et les rêves d'une vie meilleure, n'est pas une promesse d'émancipation mais un passage ardu et semé d'obstacles. L'éducation, dans le monde de Feraoun, est à la fois une ouverture vers l'extérieur et une coupure avec le monde de l'intérieur, celui de la famille, de la communauté, et de la terre natale. Cette rupture est d'autant plus douloureuse qu'elle est vécue comme une trahison envers la collectivité, la mémoire familiale, et les racines culturelles.

Ce dilemme, ce « devoir d'émancipation » versus le « devoir de loyauté », trouve un écho évident dans les débats contemporains, surtout dans le cadre de la mondialisation. Aujourd'hui, tout comme hier, l'individu qui cherche à se hisser au-dessus de sa condition sociale ou culturelle se trouve souvent pris au piège dans une double appartenance, entre le monde traditionnel de ses ancêtres et le monde moderne qui le pousse à se définir autrement. C'est ce que Feraoun

Tradition, modernité et quête d'identité dans *Le Fils du pauvre* : enjeux et résonances contemporaines

décrit avec une acuité rare : l'éducation comme un espoir mais aussi comme une source de souffrance et d'isolement. Dans de nombreux contextes contemporains, ce phénomène reste d'une brûlante actualité, notamment dans les sociétés postcoloniales ou migrantes où la jeunesse, tiraillée entre traditions familiales et normes sociétales, vit souvent un profond malaise identitaire. L'éducation devient alors un terrain de lutte, un point de friction où l'individu doit trouver un équilibre précaire entre la fidélité à un passé parfois douloureux et les pressions d'un avenir incertain.

Cette dualité entre tradition et modernité, qui se manifeste si fortement dans la trajectoire de Fouroulou, s'accompagne également de questions de plus en plus pertinentes sur la place de l'individu face à un monde globalisé. L'idée que l'éducation ne garantit pas simplement une mobilité sociale, mais qu'elle peut aussi entraîner un déracinement culturel, renvoie aux interrogations contemporaines sur l'uniformisation des identités dans un monde globalisé. Comme le soulignent des chercheurs comme Arjun Appadurai et Edward Said, la mondialisation produit des formes de « fractures identitaires », où l'individu, pris dans le tourbillon des influences extérieures, se trouve souvent déraciné, perdu entre deux mondes, incapable de se redéfinir de manière stable.

Cependant, il serait réducteur de considérer *Le Fils du pauvre* uniquement comme un simple portrait d'une société traditionnellement rigide. Feraoun, dans son regard à la fois critique et humaniste, nous invite à interroger cette dichotomie entre tradition et modernité et à réfléchir à la possibilité d'une réconciliation entre ces deux pôles. Dans son analyse de la tension entre l'émancipation individuelle et la fidélité au groupe, l'écrivain ne cherche ni à condamner aveuglément la tradition, ni à idéaliser la modernité. Au contraire, il nous invite à une réflexion sur la manière dont ces deux dimensions peuvent coexister, et comment l'individu, en quête de sens et de liberté, peut construire un « nouveau départ » qui ne renie ni l'histoire ni l'avenir.

C'est là que la réflexion sur l'identité prend tout son sens. Le roman montre que l'identité n'est pas un territoire figé, mais un espace en constante évolution, façonné par les héritages du passé et les

aspirations vers l'avenir. Fouroulou, bien qu'il cherche à s'échapper de l'emprise de la tradition, ne peut s'empêcher de se définir à travers elle. Il est à la fois un enfant du village et un homme de l'école, un fils de la Kabylie et un jeune homme avide de modernité. Dans cette tension, il y a une forme de dignité, de résistance, de refus de l'enfermement. Si le roman de Feraoun met en lumière la difficulté d'accepter les ruptures imposées par le changement, il nous montre aussi qu'il existe une forme de résistance possible à travers la reconquête de sa propre voix et de son propre récit.

Cette vision de l'identité comme un processus dynamique est d'autant plus pertinente aujourd'hui, où les questions d'appartenance, de migration et de diversité des cultures occupent une place centrale dans les débats publics et philosophiques. À travers les métaphores d'arrachement et d'émancipation, Feraoun nous invite à ne pas réduire l'individu à son appartenance à une communauté ou à un passé, mais à l'appréhender comme un être complexe, porteur de multiples héritages, et capable de les transcender pour se réinventer.

Ainsi, *Le Fils du pauvre* reste une œuvre d'une grande pertinence. Non seulement elle nous aide à comprendre les tensions propres à l'époque de la colonisation, mais elle nous invite également à réfléchir sur les défis actuels posés par la mondialisation, les migrations et les transformations sociales. Feraoun nous enseigne que la quête d'émancipation ne se fait pas sans douleur, sans contradictions, mais qu'elle est aussi une voie vers la réconciliation avec soi-même et avec le monde. C'est cette tension constante entre tradition et modernité, entre passé et avenir, qui fait la force et l'universalité de cette œuvre.

En conclusion, lire *Le Fils du pauvre* aujourd'hui, c'est prendre conscience de l'actualité persistante de ces dilemmes existentiels et sociaux. C'est aussi s'interroger sur la manière dont, dans un monde globalisé et mondialisé, nous pouvons réconcilier héritage et avenir, identité et transformation. La traversée de Fouroulou est celle de chaque individu confronté à la fois à la richesse de ses racines et à la nécessité de s'inventer un futur. Un défi aussi contemporain qu'intemporel.

Tradition, modernité et quête d'identité dans *Le Fils du pauvre* : enjeux et résonances contemporaines

Bibliographie :

- APPADURAI, A. (2015). *Après le colonialisme*. Paris: Petite bibliothèque Payot.
- BOURDIEU , P. (1979). *La distinction, critique sociale du jugement*. Paris: Les Editions de Minuit.
- BOURDIEU, P. (1972). *Esquisse d'une théorie de la pratique, précédé de Trois études d'ethnologie kabyle*. Genève: Editions Droz.
- BOURDIEU, P., & Passeron, J.-C. (1970). *La Reproduction. Éléments pour une théorie du système d'enseignement*. Paris: Éditions de Minuit.
- FERAOUN, M. (2016). *Le fils du pauvre*. Béjaïa: Editions Talantikit.
- MORO, M. R. (2010). *Grandir en situation transculturelle*. Paris: Fabert.
- SAADOUNI, R (2015). Mouloud Feraoun, L'éternel Fouroulou, Ain M'lila : Éditions Dar El Houda
- SEN, A. (2007). *Identité et violence*. Paris: Odile Jacob.
- THompson, E. (2009). Individual entrepreneurial intent: construct clarification and development of an internationally reliable metric. *Entrepreneurship, Theory and Practice*.
- BACHIRI, A (2018) *La fonction du titre dans Le fils du pauvre*
<https://asjp.cerist.dz/en/article/232281>
- BOUALIT, F (2013). L'école française dans Le Fils Du Pauvre De Mouloud Feraoun Rite de Passage ou Rite d'institution ?
<https://asjp.cerist.dz/en/article/1531>